

K comme das Kapital

Jean-Marie Harribey

**dans Attac, *L'Abécédaire engagé, d'altermondialisme à zapatisme*,
Paris, Les Liens qui libèrent, 2018**

En 1867, Karl Marx (1818-1883) publie en allemand le Livre I de son œuvre majeure *Das Kapital*. Que nous apprend-il sur le capitalisme et nous apprend-il encore quelque chose aujourd'hui ? Tout ce que nous savons du capitalisme est dans *Le Capital*¹. Et, si le capitalisme a changé, ses traits fondamentaux restent les mêmes.

Marx ouvre *Le Capital* par l'analyse de la marchandise et de la monnaie. La marchandise présente deux aspects : elle est une valeur d'usage car elle est utile à celui qui l'achète et elle possède une valeur d'échange pour celui qui la vend. Mais, dans le capitalisme, l'échange n'a pas pour but de céder une marchandise contre de l'argent pour acquérir ensuite avec celui-ci une autre marchandise ; au contraire, le but est d'engager une somme d'argent pour acheter des marchandises et obtenir à la fin une somme d'argent supérieure. D'où vient cette différence ?

Le capitaliste n'achète pas le travail du prolétaire salarié, ni le produit du travail de celui-ci, mais sa *force de travail* manuelle et intellectuelle, qui produit plus de valeur que n'en coûte son salaire. La journée de travail se subdivise donc en deux : pendant une partie, le salarié produit l'équivalent de son salaire ; pendant l'autre, il effectue un surtravail et produit une « plus-value » qui grossira le capital une fois que la marchandise sera vendue par le capitaliste et qu'elle se sera transformée en profit monétaire.

La plus-value tirée de l'exploitation de la force de travail est réinvestie en nouveau capital dans un perpétuel mouvement d'accroissement. La concurrence entre capitalistes et le progrès technique qui rend rapidement obsolètes les équipements poussent dans ce sens. Il en résulte selon Marx plusieurs tendances, car, dynamique par définition, le capitalisme secrète de nombreuses contradictions : concentration du capital, marchandisation des activités humaines, suraccumulation et surproduction périodiques, prolétarianisation et luttes de classes.

Tout cela se vérifie-t-il un siècle et demi après avoir été diagnostiqué ? Complètement. L'élargissement des marchés conduit à la mondialisation. Les capitalistes tentent de combler l'insuffisance de rentabilité de leur capital par la financiarisation de l'économie. D'un côté, restrictions salariales et, de l'autre, rente pour les actionnaires, provoquent une explosion des inégalités. L'accumulation sans fin épuise « les deux sources de la richesse : le travailleur et la terre ». Ainsi se trouvent aiguës simultanément les deux contradictions fondamentales du capitalisme : sociale et écologique.

À la racine de ces contradictions, il y a ce que Marx nommait la « loi de la valeur ». Non pas une loi naturelle comme la gravitation universelle, mais une loi socio-historique qui soumet toute activité, tout travail, toute ressource, toute connaissance, etc., à l'exigence de *valorisation*, de mise en *valeur*, c'est-à-dire d'accroissement du capital. Ce que nous appelons aujourd'hui l'illimitation (ou la démesure du productivisme : le toujours plus) est contenu dans cet impératif décrypté dans *Le Capital*. Décrypté parce que cette réalité est passablement occultée : les rapports sociaux n'apparaissent pas facilement aux yeux de ceux qui les subissent, puisqu'ils sont toujours présentés comme relevant d'un ordre naturel contre lequel

¹ Plusieurs sources disponibles de K. Marx, *Le Capital*, Livre I : Gallimard, La Pléiade, *Œuvres*, tome I, 1965 ; ou Éd. sociales, 2016. Pour une présentation des débats actuels : J.-M. Harribey, *La richesse, la valeur et l'inestimable, Fondements d'une critique socio-écologique de l'économie capitaliste*, Les Liens qui libèrent, 2013 ; *Alternatives économiques*, Dossier « Marx, l'incontournable », n° 13, mars 2018.

il serait vain de s'insurger, comme des choses immuables. Marx avait encore un mot pour désigner cette « chosification », cette « réification » des rapports humains : c'est le « fétichisme », qui entoure ces rapports : le travail, l'argent, la marchandise, le marché... On croit avoir affaire à des entités ayant une vie autonome, alors qu'elles sont toujours le produit de rapports de forces.

Nous utilisons, souvent à notre insu, les concepts imaginés par Marx pour critiquer la dynamique démente du capitalisme. Nous croyons même parfois découvrir la lune en affirmant que « le monde n'est pas une marchandise ». Si, il l'est devenu ! Certes, Marx, trop optimiste, pensait que cette démente ne tarderait pas à s'effondrer. Mais l'histoire n'est pas finie... Il n'a manqué qu'une chose à Marx : il n'a pas connu Freud, dont il aurait appris l'angoisse existentielle (c'est-à-dire l'angoisse de la mort), dont le capitalisme profite pour entraîner l'humanité dans un exutoire, une course apparemment sans fin... Heureusement, la planète est finie, et « les humains font leur propre histoire ». Sinon, ce serait *eine Katastrophe*, celle annoncée dans *Das Kapital*.